

FEUX CROISES épisode n° 7

IV

La fin de l'hiver écourtait les nuits. L'air se teintait de bleu, bleu triste des murs de schiste sous leur toit de tuiles courbes, bleu acier de la route au soleil, bleu ardoise des mamelons de marne. Un petit air de fête gambadait sur les jardins d'avril. « Ils se réveillent », pensait Line. La nature tout entière changeait de visage. En sages rangées, les amandiers annonçaient, à l'aisselle de leurs branches, la venue d'une fleur bientôt suivie d'une autre. Les chemins retrouvaient leurs cailloux, oubliés un temps sous la neige, la rivière son refrain sous le pont. Au secret des vergers, une multitude de bourgeons minuscules promettaient des parfums pour embaumer l'été. Au détour des chemins, sur le dos des talus, et même entre les pierres, naissait une herbe timide qu'adoraient les lapins.

- Tu pourras bientôt conduire la chèvre au pré, promettait Anna.
- Je porterai le chevreau ?
- Mais non, riait la nourrice. Dans un mois, il courra plus vite que toi !
- *****

Dans sa livrée bleue pervenche, ce matin-là, un ciel poudré d'or tendait le décor. Déjà le soleil était haut, la maison étrangement silencieuse quand Line ouvrit les lourds volets de bois. Sur le chemin passait Jean, petit garçon doux et timide, au visage de fille, que le sort avait placé chez des paysans charitables. Etant venu d'ailleurs, il partageait sa peine.

-Je ne suis pas Niçois ! avait-il avoué, sur le ton de la confidence. Pour ajouter plus bas encore : Et je ne m'appelle pas Jean.

Brusquement lui étaient revenues les longues recommandations de Max : « Pour tous, ici, tu t'appelles Jean. Jean Périer. Tu es le neveu de la famille Périer et rien d'autre. Oublie le reste ! »

- Je sais dit Line.

Il se mordit les lèvres. Cherchant les mots qui pourraient l'aider, il se perdait dans un désordre d'idées qui se voulaient convaincantes.

- Les autres ne sont pas méchants... Ils ne connaissent pas Nice ou Marseille. Ils en ont peur !

Contrairement à ses habitudes, Jeannot, pour les intimes, était désœuvré. Pas de poules à nourrir, de seaux à porter, de chèvres à conduire au pré. Rien que les cailloux qui roulaient par saccades sous la violence de ses coups de pieds. Apercevant Line à sa fenêtre, il la salua d'un :

- Tu n'es pas allée à l'école !
- Non, répondit Line, prise en faute. On ne m'a pas réveillée.

Alors, sur de son effet : -Tu aurais dû venir ! dit-il. Nous avons eu de la visite ! Et n'y tenant plus : Les Allemands !

Sans plus attendre, Line, glacée par ces mots, s'empressa de le rejoindre. Et lui de poursuivre son récit : « Ils sont venus ! Ils étaient quatre ! »

- Que voulaient-ils ?

La toisant d'un air supérieur, le garçonnet lâcha sa nouvelle. – Ils cherchaient les résistants !

D'un bloc, ce matin-là, le village avait tremblé pour son institutrice, vieille demoiselle au visage anguleux qui, depuis tant d'années, essayait, sans grand résultat, d'inculquer, à une classe surchargée, quelques rudiments d'orthographe et d'arithmétique.

Mademoiselle Emma avait donc nié, encore et encore, durant le long interrogatoire, sous les yeux terrifiés de ses élèves, face à des hommes bien décidés à ne pas s'en retourner bredouille.

- Je ne sais pas, avait-elle inlassablement répondu, alors que l'officier s'impatientait, tapotant de sa badine un coin de bureau.
- Je pense que vous savez, avait dit l'homme d'une voix dure. Et si vous voulez abrégé ce moment désagréable, il faut parler, madame !

Face à son mutisme, il avait fait un geste du menton à l'un de ses hommes. Un petit courtaud à la face rougeaude qui s'était précipité sur elle, la saisissant par le bras pour la secouer avec force. Sous la violence du geste, le chignon de la vieille fille s'était déroulé comme un long serpent gris aux

reflets jaunâtres, que des sursauts faisaient descendre jusqu'à sa ceinture. Terrifiés, les plus petits s'étaient mis à pleurer, aussitôt accompagnés des cris plus forts de la section des moyens. Quant aux grands, ils ouvraient des yeux démesurés de désapprobation muette.

Jean décrivait la scène à Line, pâle, immobile dans son angoisse, alors que son imagination se cognait aux questions comme un papillon nocturne ébloui par la lampe. « Où sont-ils ? Pourquoi ne pas m'avoir réveillée ? »

- Elle a parlé ? interrogea-t-elle enfin, d'une voix sans timbre.

Le garçon partit d'un petit rire haut perché, étouffé par habitude dans le creux de sa main.

- Plutôt mourir ! Tu la connais. Elle a continué à dire qu'elle ne savait pas. Et, ils disaient pourtant qu'ils avaient des preuves...

- - Quelles preuves ?

Jean haussa ses maigres épaules, fronça un petit front soucieux : - Des coquilles d'œufs qu'ils auraient laissées sur place après leur repas.. Et pour conclure d'un ton grave : Tu parles ! Les coquilles d'œufs, c'est à tout le monde !

Linde était seule. Lorsque Max vint la voir, il la trouva réfugiée dans l'obscurité de l'étable, assise entre les pattes de la chèvre, le chevreau blanc sur les genoux.

- Ils reviendront dans quelques jours, annonça-t-il simplement.

- Ils sont tous partis, murmura la fillette sans l'entendre. Gordon, Béline et même Rachel. Ils sont partis...

Et pointant un index accusateur en direction du fenil, sans prononcer les prénoms qu'interdisait Anna : - Tous...

Il n'eut qu'à s'accroupir et tendre les bras pour la recevoir tout contre lui, frissonnante comme un oiseau apeuré. Du fond de son désespoir, les mots se bousculaient, toujours les mêmes : » Ils sont partis... »

Tout d'abord il se garda de parler, la berçant en silence, comme une toute petite fille qu'elle était, puis à petits mots tendres murmurés, chantonnés, dans le désordre blond de ses cheveux, il se voulut rassurant. Et elle, petite fille perdue dans un monde trop lourd pour elle, qu'elle ne comprenait pas, de frotter son front contre la veste de laine rêche pour effacer ce chagrin qui l'alourdisait, retenant de toutes ses forces l'ailleurs qui, malgré ses efforts, s'estompait un peu plus chaque jour. Une grande avenue bousculée par le vent, au bout, la trouée bleue frangée d'écume blanche... Inévitables, le port, le rire des mouettes, l'appel des sirènes. Et cette jupe qui danse au soleil sur de minces talons... Cette main dans la sienne et, plus haut, plus loin, encore plus loin, ce visage dont la blondeur s'étirole, dont le regard se décolore, se dilue comme une aquarelle...où s'attarde encore un sourire aux lèvres rouges...

Autour d'eux, plus de soleil, de rues bruyantes, mais l'odeur ammoniacquée de l'étable aux murs sombres, le bêlement plaintif et la veste de Max aux senteurs de forêts...

C'était toujours la même impuissance qu'il détestait. Une larme voulu poindre. Dans la pénombre, il laissa faire, l'essuyant d'un revers de main.

- Il ne faut pas leur en vouloir, dit-il. Il ne fallait pas que tu saches... Ce sont des affaires d'adultes...

Line agrippée à son cou, ne répondait pas.

Alors, l'enfant assise sur son bras, il se redressa, nicha d'un geste tendre la petite tête au creux de son épaule.

- Allons voir, dit-il à mi-voix, je crois que Tante Palmyre a fait des chaussons aux pommes.

- V

Depuis quelques jours, Jacques ne dormait plus dans la paille. Pour lui, Anna avait installé un lit dans une chambre de plain-pied, creusée à même la roche contre laquelle s'appuyait la maison. Aidé de béquilles procurées par Max, il sautillait sur son unique jambe. L'autre, celle qu'il n'avait plus, « *Ta jambe morte* », disait Line, laissait le pantalon vide. Alors, Anna avait replié ce côté inutile, le piquant d'épingles à nourrice.

A suivre

-

-